Remerciements

C'est à Marie-Anne Noret que je tiens à rendre l'hommage initial. Elle m'a ouvert tout grand sa mémoire. Elle m'a donné le goût d'écrire ce livre. Sans elle, bien des aspects de la vie d'Ouessant ne seraient pas restitués ici, à la fois dans leur vécu quotidien et dans leur profonde signification sociale et humaine.

Mais à l'image de l'ancien costume des Ouessantines, "fait de petits morceaux" assemblés par des dizaines d'épingles, les chapitres qui suivent sont aussi constitués des uns et des autres mis bout à bout. Je pense aux nombreuses familles qui sont allées puiser dans leurs souvenirs pour que cela soit écrit et qu'ainsi, eux-mêmes et leurs enfants, mieux assurés de ce que fut leur île, affrontent plus facilement les transformations d'aujourd'hui. C'est donc un remerciement général que j'adresse aux Ouessantins pour leur soutien et leur participation à ce projet qui ne consistait pas seulement à dire des faits, mais à traduire l'esprit de l'île, à consigner les multiples facettes de sa culture originale. Chacun a apporté sa pierre.

Je remercie également les différentes municipalités qui se sont succédées depuis le début de mes travaux pour leur aide passée et présente, ainsi que le Conseil général du Finistère qui a facilité la réalisation de cet ouvrage.

Enfin, pour être juste, mention doit être faite ici de Yves-Marie Péron, qui m'a accompagnée tout au long de cette aventure.

Ouessant, mai 1997

Je remercie de nouveau le Conseil général du Finistère qui a permis cette réédition afin que la culture ouessantine continue à être connue et aimée dans son authenticité, par les insulaires, et plus largement par tous ceux qui souhaiteraient que l'île d'Ouessant conserve son caractère propre à travers les nécessaires transformations d'aujourd'hui.

Ouessant, mai 2005

Je remercie toutes les personnes qui m'ont encouragée à rééditer cet ouvrage. Et d'abord Olivier Py qui a su plaider auprès de moi la cause de ce livre trois fois réédité et disparu des rayons des librairies depuis 2010. C'est lui qui m'a décidée lors de nos conversations de l'été 2018 à remettre, une fois encore, l'ouvrage sur le métier pour permettre aux anciens, comme aux plus jeunes, à ceux d'ici comme à ceux d'ailleurs, de connaître et d'aimer, au-delà des transformations d'aujourd'hui, la culture ouessantine dans son identité profonde.

Je remercie également les éditions Locus Solus d'avoir accepté de reprendre le flambeau. Ajoutons que l'iconographie de ce livre doit beaucoup à Bernard-Marie Lauté et à Michel Salomé qui ont permis une nouvelle fois la reproduction gracieuse de leurs clichés. Nos remerciements s'adressent également à l'association des Amis de Michel Thersiquel pour l'autorisation de reproduction de ses photographies dont celle de la nouvelle couverture..

Ouessant, mai 2020

Conception graphique : Thierry Le Prince
Nouvelle photogravure : Procolor, 2020
Edition originale : éditions de la Cité, Brest, 1985 ;
éditions Le Chasse-Marée / ArMen, Douarnenez, 1997, réédition 2005
Nouvelle édition : Locus Solus, 2020
Impression : Abedik (U.E)
Dépôt légal 2e trimestre 2020

ISBN 978-2-36833-292-4
Copyright Locus Solus, 2020

Les textes et illustrations de cet ouvrage sont protégés. Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'éditeur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

LOCUS-SOLUS.FR

Françoise Péron

Ouessant
L'île sentinelle

Vie et traditions d'une île bretonne

Réédition augmentée de « L'île, notre conscience »,
nouveau texte introductif de l'auteure

et d'une nouvelle préface
par Olivier Py

LOCUS SOLUS

« Nous sommes nés au milieu de l'océan, c'est notre domicile, comme la terre est celui de ceux qui sont éloignés des bords de la mer. »
(Lettre du conseil municipal d'Ouessant, 1819)

Les îles sont encore un Autre Monde, non plus sans doute ces demeures d'éternité, ces temples fortifiés de tous les paganismes, ni cet innombrable paradis vers lequel naviguèrent à la bonne aventure saint Brendan et ses compagnons, ni même les reliefs épars du continent effondré que nous appelons Atlantide, mais au moins des morceaux de terre émergés au loin sur l'immensité océane, instables sous les étoiles, d'autant plus difficiles à toucher qu'elles sont plus infimes et les cartes plus incertaines, et rendues plus illusoires par des jeux de lumière et de brume cent fois plus décevants que les mirages des déserts de sable.

Elles sont enfin, et c'est peut-être là le meilleur, l'image persistante de nos rêves et la promesse d'une liberté que nous refusent, croyons-nous, les grands continents surpeuplés. Elles demeurent l'aliment d'un romantisme qui n'est pas seulement de bazar, mais qui occulte la réalité pour le plus grand profit des idées reçues quand on n'y va pas voir de près. Et l'on n'y va pas voir de près pour éviter une déception qui porterait grand préjudice au rêve qu'on se fait. On a tort, on a grand tort. A qui sait faire l'effort de s'attacher à les connaître, les îles réservent de telles surprises, jusque dans leur vie quotidienne, que cette connaissance appliquée est parfois plus exaltante que les clichés sommaires dont on s'est nourri comme du pain des rêves. Il y a vraiment, au-delà de la géographie et des mythes, une civilisation des îles qui n'est pas celle que l'on croit trouver et qui ne se livre jamais au premier abord. Patience et longueur de temps, le sésame est au bout.

Pierre-Jakez Hélias
(extrait de la préface à l'édition de 1985)

Préface à la nouvelle édition

L'avenir d'une île, une île d'avenir.

Une île n'est pas qu'un isolat géographique, c'est aussi une culture unique, une histoire inédite, un imaginaire à nul autre pareil.

L'île sentinelle *aura servi de bible à tous ceux qui ont vu en Ouessant une terre promise.*

Le mot n'est pas trop fort tant ce livre, sans modèle, touche à toutes les formes : récit des origines, étude sociale, analyse géologique, recueil d'anecdotes, album du passé, méditation sur le futur... Et au-delà de cette extraordinaire cartographie des traditions, des travaux, des pensées et des arts, ce livre approfondit la notion même d'insularité comme une perspective d'avenir.

Ouessant aujourd'hui fait rêver des milliers de continentaux, parce que cette île semble garder à travers les époques, un hors temps, une singularité culturelle, une harmonie perdue. À mesure que le monde se désenchante et tandis que la catastrophe climatique grandit, on trouve dans cet ouvrage le témoignage et le présent d'un art d'être au monde exemplaire.

Grâce à ce livre, que j'ai passé tant d'heures à lire et à relire quand je n'habitais pas encore Enez Eussa, j'ai pu accéder à une connaissance profonde, savante et intime, de cette île sentinelle, de son passé, de son présent, de son destin.

Nous avons tant de choses aussi à comprendre dans ces pages, pour notre monde contemporain ; vivre à Ouessant, aujourd'hui et toujours, répond à de nombreuses questions politiques.

Une société où le gain et le profit n'ont rien de central, un monde de décroissance tourné vers des besoins essentiels, un rapport avec la nature paisible et riche, un accueil de l'étranger et de ses rêves, le souci d'une culture locale préservée de la mondialisation, et enfin une invitation à repenser la place des femmes dans notre société, puisque l'île fut un unique et premier laboratoire du matriarcat.

L'île sentinelle n'est pas une carte postale immobile mais une expérience que chaque génération doit espérer et susciter. L'île d'Ouessant, si on en croit les pages de ce livre si riche, doit nous rendre meilleur, et nous y fondons cet espoir à la manière de ces explorateurs qui y projetaient un paradis social sans corruption.

On ne peut véritablement connaître Ouessant sans ce livre incomparable ; et sa réédition augure de nouveaux admirateurs qui comprendront mieux le trésor inestimable qu'elle représente.

Olivier Py (*), février 2020

(*) Écrivain, créateur de théâtre, comédien... Olivier Py a fréquenté l'ile durant plusieurs décennies avant de s'y poser réellement en 1988. Il voyage de par le monde entier pour présenter ses pièces et est actuellement directeur du festival d'Avignon. Il y a quelque temps, il m'expliquait son choix de belle manière : « *Toute mon œuvre a été écrite dans l'île. À chaque retour j'ai l'impression de reprendre instantanément le récit là où je l'ai laissé en partant.* »

Longue connivence entre l'homme et la nature : près du village de Keridreux, un rocher littoral sert de point de départ à un ensemble de murs en étoile, délimitant d'anciens parcs (parcelles encloses).

Prologue

Ce livre est paru dans sa première édition en 1985.

A ce moment-là, la population permanente d'Ouessant dépassait 1 200 habitants, alors qu'aujourd'hui, 800 personnes, à peine, vivent à longueur d'année sur l'île. Mais surtout, la moitié la plus âgée de cette population, c'est-à-dire les hommes et les femmes qui avaient à l'époque 45 ans et plus (donc nés avant 1940), avaient connu dans leur jeunesse la vie insulaire sous sa forme traditionnelle : hommes en mer, femmes cultivatrices prisonnières de leur île, enfants accomplissant de rares et tardifs voyages sur le continent. Ils avaient été élevés dans des familles relativement nombreuses qui subsistaient dans le cadre d'une économie d'austérité faisant largement appel aux ressources de l'île, en provenance de la mer (poissons et épaves) et de la terre (cultures et élevage), qu'il fallait utiliser avec intelligence et parcimonie en faisant "feu de tout bois".

L'économie et les habitudes avaient pourtant considérablement changé durant les trente premières années qui suivirent l'après-guerre, puisque l'électricité était arrivée dans les maisons en 1953, que la dernière cérémonie d'enterrement fictif d'un Ouessantin mort en mer (*proella*) avait eu lieu quelques années plus tard et que les femmes habitant dans les "villages" de l'île avaient achevé de vendre leurs dernières vaches en 1965… Cependant, au moment où je rassemblais les matériaux nécessaires à la confection de ce livre (entre 1974 et 1984), la vie d'autrefois était toute proche et imprégnait encore fortement les consciences et la vie quotidienne : déroulement saisonnier d'usages complexes qui n'étaient pas gratuits comme on aurait pu le croire en les voyant de l'extérieur, mais inclus, jusqu'à une période très récente, dans un système global assurant la cohésion économique, sociale et spirituelle de la communauté ouessantine, qui cultivait jalousement ses propres valeurs; respect de la mort qui n'était pas considérée comme une disparition finale; habitude de l'entraide; revendication jalouse de son indépendance…

C'est dans ce contexte de basculement de la société insulaire d'un monde à l'autre que j'ai été initiée à l'île d'Ouessant, à ses habitudes secrètes, à la façon de voir de ses habitants, à leur manière à la fois

personnelle et collective de se comporter dans l'existence. J'ai d'abord souhaité témoigner de cet héritage, transmettre aux jeunes générations ce patrimoine culturel; local, certes, mais irremplaçable. La transcription de ce que m'apprenaient les gens d'Ouessant, le plaisir que j'y prenais (que je prenais à les côtoyer), ajoutés aux enseignements issus de recherches historiques, menées en interrogeant les vieux fonds d'archives concernant l'île, la presse, les témoignages des voyageurs du début du siècle, ont abouti à la confection d'un ouvrage un peu austère dans sa forme car illustré d'une centaine de documents reproduits en noir et blanc, et qu'il m'est impossible de retoucher aujourd'hui sur le fond, car il représente à la fois la société d'Ouessant telle qu'elle était il y a une vingtaine d'années, ma manière de l'appréhender à ce moment-là, et la nécessité de protéger un milieu insulaire aussi riche que celui d'Ouessant; nécessité qui ne s'imposait alors qu'à un nombre restreint de personnes.

En effet, à l'époque, on s'intéressait encore peu aux îles. Espaces en cours de désertion par leurs habitants, oubliés par les continentaux qui répugnaient à les aider à se moderniser, et menacés de transformations radicales par les aménageurs pressés, dans l'euphorie de la croissance des années soixante-dix, de les adapter aux normes continentales et d'y introduire le tourisme sous quelque forme que ce soit… Les petites îles subissaient de plein fouet les contradictions du "développement" tel qu'on le concevait il y a vingt ans; avec, en corollaire, le risque de perdre leur âme. Il semblait donc urgent d'attirer publiquement l'attention sur la richesse et la complexité de la "civilisation ouessantine" qu'il fallait, non pas figer dans son passé, mais aider à faire évoluer sans la dénaturer.

Publié aux éditions de la Cité à Brest en 1985, le livre *Ouessant, l'île sentinelle* est épuisé depuis plusieurs années. Fallait-il pour autant le rééditer ?

Les objectifs d'hier sont partiellement atteints puisque l'intérêt que l'île d'Ouessant suscite désormais est fort heureusement associé à l'idée de protection de l'espace insulaire et d'aide au maintien de ses habitants. La décision prise en novembre 1995 de créer un parc national marin, englobant l'archipel de Ouessant-Molène et la côte de la commune du Conquet, renforce cette orientation. Mais si le paysage est sauvegardé dans ses grandes lignes, la société de l'île, elle, est en complète recomposition. Tandis que les derniers témoins de la civilisation ouessantine achèvent de disparaître, la population permanente diminue et accuse un vieillissement prononcé (la moitié des habitants est âgée de plus de 60 ans). Il ne reste plus qu'une cinquantaine de marins de commerce en activité (ils étaient encore 286 en 1962) et quatre pêcheurs professionnels. La fonction de vigie à l'entrée de la Manche se déshumanise au fur et à mesure que les phares en mer sont automatisés. La majorité des emplois ouessantins relève désormais de la gestion administrative de l'île et des domaines du commerce et de l'artisanat, qui se maintiennent à cause du tourisme (plus de 70 000 visiteurs par an en 1995). Cependant, le taux d'activité est faible sur l'île, même si aux trois cents emplois permanents s'ajoute une bonne centaine d'emplois temporaires d'été.

Et pourtant, Ouessant n'est pas pour autant banalisée, réduite au rang d'un quelconque espace touristique. Le passé n'est pas oublié. La communauté ouessantine d'aujourd'hui reste particulière. Ne voir de Ouessant que son superbe paysage littoral serait une véritable hérésie. Malgré l'amélioration des liaisons maritimes entre l'île et le continent, malgré l'existence d'une liaison aérienne souple et efficace avec l'aéroport de Brest, malgré l'apparent alignement du mode de vie de ses habitants sur celui des continentaux, Ouessant est plus que jamais une île.

L'insularité d'Ouessant dans ses dimensions contemporaines est faite d'une atmosphère particulière, d'une impondérable différence. Quoi qu'on fasse, lorsqu'on est à son bord, on est en mer, et on se sent séparé du reste du monde. Il suffit de demeurer quelques jours sur Ouessant pour s'apercevoir que, matériellement et psychologiquement, l'espace insulaire demeure fondamentalement "autre", ne serait-ce que pour trois raisons géographiques évidentes : la présence lancinante de l'Océan, la finitude de l'espace qui survalorise tout ce qui existe à l'intérieur des limites marines qui la cernent, et cette même barrière marine à laquelle on se heurte à chaque instant, et qui continue – quoi qu'on fasse – d'isoler ceux qui y vivent. On ne part pas de Ouessant au moment exact où l'on souhaiterait la quitter, on reste tributaire des horaires du bateau, de la capacité de l'avion, et surtout du vent et des tempêtes pour l'un, de la brume pour l'autre; toutes choses qui ne sont pas rares à Ouessant. L'océan exagère l'impression de séparation, même si la côte d'en face est proche; les habitants, entre ciel et mer, sont plus que les continentaux soumis aux rythmes et aux caprices de la météo. Ils sont fortement soudés entre eux (malgré leurs querelles) et vitalement attachés à leur communauté d'origine et à leur territoire insulaire qui, pour eux, ne font qu'un.

L'identité ouessantine, fondée sur le sentiment de l'appartenance à un lieu unique et différent du reste du monde, marque toujours les jeunes qui y sont nés, et qui, bien qu'habitant sur le continent (dans la région brestoise surtout), ont du mal à s'en détacher et y reviennent régulièrement. Pour eux, exilés par la force des choses, Ouessant représente à la fois la maison et la patrie.

Et si l'île n'est plus habitée de la même façon qu'autrefois, elle n'en demeure pas moins un espace vivant qui attire et retient un nombre croissant de personnes issues des familles d'Ouessant, mais aussi d'origines géographiques de plus en plus lointaines et qui finissent par constituer un groupe consistant de fidèles à l'île (plus de 3 500 personnes d'après nos enquêtes) qui y viennent et y reviennent régulièrement sans se lasser de sa beauté, mais qui y trouvent surtout le plaisir de vivre autrement.

L'île d'Ouessant n'a jamais été aussi fréquentée, photographiée, décrite, observée… qu'aujourd'hui. Il ne s'agit pas d'une simple mode ni d'un banal phénomène touristique. L'attrait qu'exerce à l'heure actuelle Ouessant sur bon nombre de continentaux (y compris sur ses enfants et ses petits-enfants, devenus eux aussi "continentaux") relève plutôt d'un profond besoin d'île, éprouvé par des individus en quête d'attaches et d'identité fondée sur un lieu, et qui aspirent à vivre non plus dans une société abstraite et froide, mais dans une communauté.

A sa façon, l'île d'Ouessant répond à ce désir contemporain de réapprivoiser le temps, de recréer des territoires de vie, de se ressourcer en marge d'un monde qui s'uniformise.

Ce livre ne cherche pas à apporter des solutions toutes faites aux problèmes de l'île d'Ouessant qui sont aigus, puisque les habitants de l'île n'ont jamais été aussi inquiets sur leur devenir qu'en ce moment même, mais sont-ils les seuls ? Et si tout reste à inventer pour l'avenir, il ne sera pas inutile de savoir d'où l'on part. Bien que relatant la vie des insulaires avant la grande mutation des années tif de départ : faire connaître le passé de l'île d'Ouessant, la vie de la longue chaîne des hommes et des femmes qui ont humanisé cet espace, créé leur propre histoire, leurs mythes et leurs légendes, leurs rites et leurs coutumes, ne relève pas d'une démarche gratuite, mais aidera peut-être à comprendre et à construire un présent qui intègre la richesse irremplaçable des héritages du passé et les leçons de la longue durée, pour le plus grand bien de la société d'aujourd'hui, en quête de racines et à la recherche d'autres formes d'organisation sociale fondées sur des valeurs plus humaines qu'économiques.

Avant de poser la plume, je voudrais une fois encore remercier les personnes avec lesquelles j'ai travaillé, dialogué, réfléchi si souvent et depuis bien longtemps. Elles sont fort nombreuses, et au fil du temps, nous avons fini par accomplir, sans nous en rendre vraiment compte, un bon bout de chemin ensemble. Elles se reconnaîtront.

Si, par ce livre, j'ai contribué à faire comprendre et aimer Ouessant dans sa complexité et dans son originalité sociale et culturelle, en retour l'île d'Ouessant m'a beaucoup apporté : en tant que géographe, une méthode pour appréhender d'autres sociétés dans leurs relations à l'espace, et en tant qu'individu, une proximité des choses de la vie que l'on ne peut ressentir qu'ici, avec cette intensité; parce qu'on est dans une île.

Françoise Péron, 1997

Si la présente édition est une réplique de la précédente dans le contenu et dans la forme, sa portée ne sera peut-être pas exactement la même qu'il y a huit ans. En effet, l'île aborde un tournant majeur de son histoire car ses fonctions sont maintenant en rupture totale avec le proche passé. La dernière poignée de marins de commerce encore en activité ne navigue plus que sur les ferries transmanche. Les phares en mer sont automatisés, et ne subsiste plus sur l'île qu'une équipe de gardiens attachée au Créac'h. Les deux sémaphores sont désarmés car la surveillance humaine de la navigation est désormais regroupée au sommet de la tour radar du Stiff qui dépend du Cross Corsen. La pêche ne comporte plus que trois professionnels. Le troupeau de moutons est en voie de disparition et, faute d'entretien coordonné initié par la collectivité, la majeur partie de l'espace insulaire, laissé vacant par l'arrêt des activités héritées des époques antérieures, est désormais occupée par la friche ou récupérée de façon désordonnée au gré des opportunités.

C'est une population recomposée, composite, pas forcément permanente, qui anime désormais la vie insulaire car la multiplication des rotations maritimes et aériennes entre l'île et le continent, les liaisons instantanées par téléphonie mobile et par internet avec le monde entier, ont transformé les conditions de l'insularité pour ceux qui y habitent, pour ceux qui y résident par intermittence, comme pour ceux qui n'y font qu'une intrusion de quelques heures entre deux bateaux. Cependant, l'atraction insulaire ne se dément pas. Au plan national et international, l'île a gagné une reconnaissance incontestée de territoire unique sur le littoral français et européen. Elle continue à inspirer artistes et poètes, mais est-ce suffisant pour éviter la banalisation de son territoire et de la société qui l'habite ?

Une triple question se pose avec aquité pour l'avenir : celle de l'entretien paysager de l'espace, celle de la conservation par les insulaires qui le souhaitent, ou par leurs descendants, de leur maison de famille, celle de l'invention d'une culture insulaire dans la mixité et la mobilité des individus. Nous lançons un message d'alerte. C'est un véritable projet d'île, réfléchit, cohérent, englobant l'ensemble des questions, qu'il faut mettre d'urgence sur pied si l'on veut faire évoluer Ouessant dans sa qualité exceptionnelle d'ÎLE fondée sur la singularité de sa culturre séculaire.

Françoise Péron, 2005

L' ÎLE notre conscience

Depuis 1997, date de première publication de ce livre aux éditions du Chasse-Marée, vingt-trois années sont passées. Des personnes avec lesquelles à l'époque j'ai dialogué, sympathisé, ri et blagué, des femmes surtout (car la mortalité des marins de commerce était alors très élevée), bien peu sont encore présentes. En ce début d'année 2020, c'est pourtant à elles toutes – en vie ou décédées – que je m'adresse, d'abord pour leur témoigner mon admiration et mon respect. C'est à elles que je voudrais rendre hommage pour ce qu'elles nous apportent aujourd'hui – et je l'espère pour l'avenir – de biens précieux et irremplaçables ; en garde-fou aux imprudences et impudences de nos sociétés qui se croient invulnérables, grâce aux acquis des sciences et des techniques les plus nouvelles, si peu ou si mal testées.

Ecoutons ces femmes et ces hommes

Ce livre ne relève pas d'un passé révolu. Les paroles recueillies il y a quarante ans portent loin. Il faut les entendre. Ne pas considérer cette société composée en large majorité de femmes courageuses comme un simple sujet de curiosité dont les coutumes, traditions, savoir-faire, rêves, imaginations, relèveraient du monde limité, singulier et quasi fermé qui était le leur. Car les marins nomades sur les mers étaient tout aussi prisonniers de leur bateau que leurs femmes de l'île. Monde ancien qui n'aurait plus rien à voir avec celui de l'instantanéité, de la connexion infinie, de l'ubiquité et des pouvoirs démiurgiques des humains qui s'affichent de plus en plus comme seul horizon possible pour ceux qui nous succéderont et pour lesquels les perspectives extraordinaires et infinies seraient celles d'un espace-temps à la fois virtuel et illimité. Monde que nous commençons à entrevoir concrètement, non sans effroi.

Entre passéisme rassurant mais rétrograde et futurisme technologique inquiétant, il faut réussir à inventer la bonne mesure, sans laquelle point de salut. Les sociétés insulaires, celles qui ont réussi à perdurer durant de longs siècles, malgré les contraintes géographiques qui étaient les leurs, nous y aident. Aussi, avec ce nouveau recul du temps, nous nous autorisons à titrer cette seconde introduction : L'ÎLE notre conscience.

A travers ce livre, je m'en rends compte maintenant, j'ai voulu donner la parole aux personnes qui ne l'ont jamais eue. Qui se sont contentées de vivre au plus simple, au plus près de la vie. Qui sont restées toute leur vie avec tout ce qui vit, les animaux, les plantes, comme eux les regardant et trouvant plaisir à les regarder se mouvoir : le petit agneau, l'abeille, le lézard. En connivence ? Davantage encore, étant les mêmes qu'eux dans la poésie de ce qui vit.

De l'usage de la nature. Ici, à la pointe de Pern, sur le revers de la levée de galets, les délimitations sont encore visibles des « terrains à galets » propices au séchage rapide du goémon d'épave nécessaire à l'engrais des terres labourées.

Elles ont disparu... toutes ou presque toutes. Elles existent cependant par leurs paroles, leurs manières de dire, le son de leur voix, le rythme des mots qui sortaient d'elles. Que j'entends toujours et qui me guident dans ma propre vie, qui reviennent sans que je les appelle. A l'instant exact où j'en ai besoin leurs voix sonnent dans mon oreille.

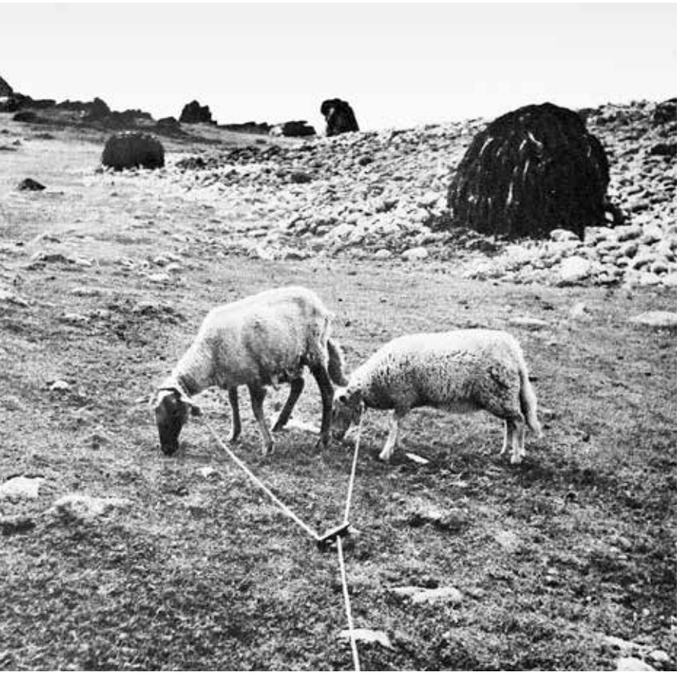
Ces paroles, je ne les ai pas « recueillies » comme le ferait un chercheur consciencieux à l'écoute de l'autre, ce qui est déjà bien. Non, lorsque j'enfourchais mon vélo, dans le silence éblouissant de l'après-midi, en direction d'une maison où se trouvait une personne qui m'attendait, j'allais vers l'inconnu. Je m'interogeais souvent : « Pourquoi quitter la compagnie de ceux qui m'entourent, joyeux vacanciers qui rient et devisent ensemble dans l'insouciance de l'été ? » Dans la solitude du chemin, je me demandais quel autre monde j'allais découvrir derrière cette porte une fois le seuil franchi. Je savais seulement que « j'allais... » et que quelque chose me poussait à le faire, une force qui me mettait en route.

Quand on me demandait ce que je cherchais au juste, j'étais gênée car je ne pouvais répondre. Je ne savais pas à quel point ces femmes si simples et si fortes allaient me lier à elles. Et maintenant encore. Comme un pèlerinage, chaque fois que je retourne à Ouessant, je les retrouve, présentes physiquement ou disparues. Mais vivantes le long des chemins de l'île que j'ai si souvent empruntés. Car chaque maison me parle d'elles, me parle si fortement qu'il n'y a plus ni passé ni présent. Tout se mêle. Les gestes, les regards, les sourires soudain renaissent et reprennent vie. C'est un Ouessantin – car certains hommes au parcours un peu atypique s'exprimaient aussi avec justesse et concision – qui me disait « je n'ai que mes souvenirs... » C'est aussi mon cas avec Ouessant. Chaque lieu, chaque recoin de cette terre insulaire me renvoie l'image d'une personne aimée, d'un moment vécu intensément, comme une sorte de parcours animé qui fut mon parcours singulier et que je revis à travers les visages aimés.

Dans une ville comme Paris, où j'ai longtemps vécu, le cheminement mémoriel est vaste. A travers le labyrinthe des rues il peut se déployer presque à l'infini. Mais dans une île, on pérégrine en circuit fermé. C'est chaque maison qui parle. Quand on commence à être attentive à ces choses, quand on prend le temps de se laisser conduire par elles, c'est toute l'ÎLE qui se lève...

Ces femmes qui labouraient la terre à la bêche, qui connaissaient le moindre recoin du tour de leur

L'habitat traditionnel. La forme compacte des maisons et l'étroitesse des ouvertures laissent le moins de prise possible au vent. Au premier plan, l'aire à battre les grains au fléau.



Douceur des rapports entre les Ouessantines et leurs animaux. A proximité d'un hameau, scène de nourriture au biberon d'agneaux ; davantage considérés ici comme des animaux de compagnie que comme de la chair à abattre !

maison, qui n'allaient qu'exceptionnellement au-delà de leurs jardins, de quelques « champs » grands comme des mouchoirs de poche et du voisinage, savaient pourtant tant de choses de la vie. Ce sont elles qui me conseillaient, me conseillent encore, en me taquinant gentiment pour me ramener à la raison afin que je me débarrasse du fatras des fausses occupations, des fausses raisons d'oublier de vivre tout simplement. Passer un bon moment, bavarder, se poser, s'ouvrir aux autres à travers des rites réguliers qui n'emprisonnent pas comme le feraient des répétitions fastidieuses. Au contraire accomplir chaque fois que possible les rites de courtoisie soigneusement balisés. Art d'élégance dans le respect de l'autre ; plus qu'ailleurs nécessaire entre les habitants d'une île où l'on vit entre soi.

Ainsi en est-il des préambules à la visite de voisinage. Se montrer à la barrière du jardin, attendre que j'arrive, deviser un peu sur le temps qu'il fait, parcourir la petite allée qui mène à la maison en commentant ce qui a changé, poussé. S'arrêter à nouveau juste avant le seuil pour deviser encore, se retourner, commenter l'état de l'air et du ciel. Et enfin entrer. Tout ceci comme une petite musique dont les trois séquences doivent se dérouler librement mais impérativement. Quel plaisir de savourer ce temps. Quel plaisir de se donner le temps de s'accorder l'une à l'autre ; l'air de rien. Quel raffinement que ce lent préambule bannissant impatience et précipitation sous le vain prétexte d'un hypothétique retard. Le temps est à nous !

Entendre les paroles ouessantines d'autrefois

C'est avec une telle disposition d'esprit qu'il faut aborder ce livre, entendre les paroles ouessantines d'autrefois qui étaient forme de sagesse et non résignation, ainsi que la plupart des témoins extérieurs se sont entêtés à les interpréter depuis des années, en se prévalant d'une condescendance bienveillante. « Ces braves gens ne connaissent pas le Progrès qui améliorerait leurs conditions de vie ! »

Et pourtant la mentalité ouessantine, trop facilement critiquée, témoigne de ce vers quoi il faudrait revenir aujourd'hui. Pas d'ambitions inconsidérées, pas d'idées de conquêtes, pas de révolte contre le sort. Mais l'acceptation des choses de la vie et l'accord avec ce qui nous entoure, nous enveloppe et dans lequel nous baignons. A ne pas détruire. A respecter. « Attention ! Fragiles » avertissait il y a quelques années une amie des îles de la Madeleine (Québec) en visite à Ouessant.

Autre prudence exprimée à l'aide d'images pleines de saveur par un Ouessantin, de sa grosse voix roulante et chantante : « Le ciel c'est trop haut, la terre c'est trop bas, y'a qu'le comptoir qu'est à la bonne hauteur », c'est-à-dire à hauteur d'homme... et des plaisirs de la vie ordinaire. Et depuis sa petite fenêtre donnant sur le chemin, prenant acte avec philosophie de l'essor du tourisme en sac à dos, il constatait laconiquement : « Tiens, les escargots sont de retour ! » Ou bien encore, la réponse faite par un commerçant à un continental venu le voir et le conseillant d'agrandir sa boutique : « Gagner plus, pour quoi faire quand on a assez pour vivre ? » Taisant avec prudence la raison complémentaire de cette sagesse. Dans une île, s'élever ostensiblement au-dessus des autres suscite forcément la jalousie... et alors, finie la tranquillité !

Page de gauche, haut :
A la saison des labours, sur les zones littorales peu favorables aux cultures, les brebis sont à l'attache par couple. En arrière-plan on distingue les goémons égouttés mis en tas avant d'être étendus sur les parcelles déjà labourées ; qui bénéficieront ainsi d'un engrais naturel aux stocks indéfiniment renouvelables.

Durer

Bien sûr, il y a le réchauffement climatique... mais dans le cas d'une île haute comme Ouessant, dans l'immédiat, les atteintes au milieu sont davantage d'ordre civilisationnel que climatique. Les îles, dans notre présent de société de consommation ont comme ailleurs des problèmes d'eau gaspillée, de déchets de toute nature incomplètement recyclés, de réduction de la surface des terres agricoles, essentiellement par l'extension des friches arbustives et l'élargissement des routes pour la circulation automobile... Tandis que l'isolement des personnes les plus âgées s'accroît, les conflits entre groupes sociaux s'exacerbent. Pourtant, des tentatives de vivre et de produire autrement se font jour ici comme sur le continent. Notons que, pour l'instant, quand elles sont conduites non par des jeunes issus directement de l'île, enfants ou petits-enfants d'insulaires ancrés depuis au moins une ou deux générations, mais par des jeunes venus de la « Grande terre » sous l'effet d'un coup de foudre romantique pour la beauté des paysages, de la mer et des tempêtes, la pérennité de ce type de repeuplement n'est pas assurée. Phénomène fragile car il ne repose pas sur un appel de main-d'œuvre lié à une nouvelle activité porteuse comme ce fut le cas au XIX^{e} siècle avec l'essor des grands travaux de balisage des côtes (construction de phares à terre et en mer), de défense militaire édification de forts...), et pour Ouessant dans une moindre mesure, de pêche.

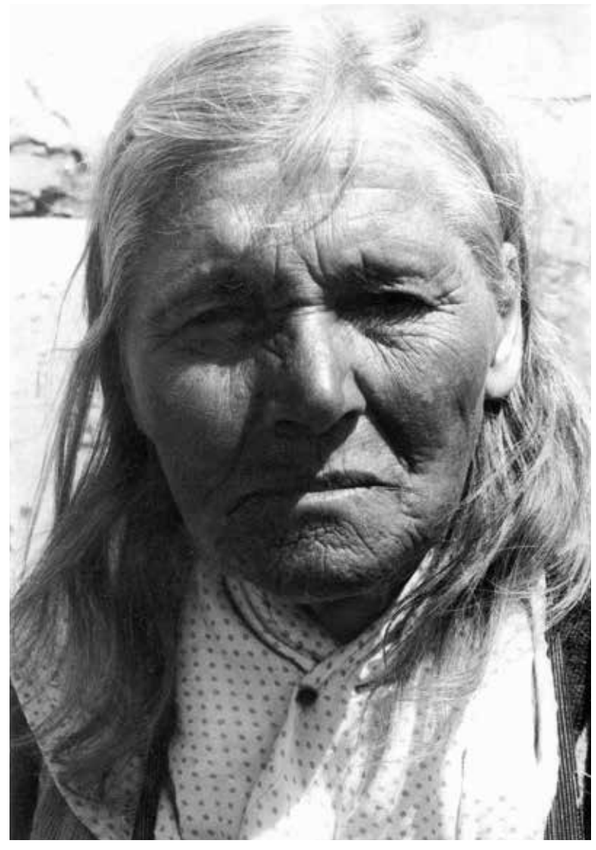
Dans le cadre de la société actuelle, seul le tourisme s'impose comme solution évidente pour créer des emplois en nombre conséquent. Mais dans une petite île, celui-ci atteint vite ses propres limites, à moins de passer outre les règlements de protection de l'environnement.

La question qui intéresse au plus haut point notre futur commun en tant qu'habitants de la Terre est en fait tout autre. C'est celle de savoir comment une société d'au moins 1500 habitants – et jusqu'à plus de 3000 habitants au XIX^{e} siècle – a réussi pendant des siècles à subvenir à ses propres besoins matériels, sociaux et culturels, sur la base d'une quasi-autarcie.

De ce point de vue, Ouessant dans la tradition est au cœur de l'actualité. Il y a urgence à se pencher sur les réponses ouessantines mises à l'épreuve du temps, non dans leurs techniques d'autrefois mais dans l'esprit qui anima cette société. Car durant ce laps de temps, d'autres sociétés insulaires ont périclité, sous l'effet d'intrusions étrangères non maîtrisées (île de Pâques), d'interventions lourdes de la part de forces planétaires les transformant en pistes d'atterrissage (îles porte-avions du Pacifique), de confiscation par un tourisme extérieur (îles-hôtel de l'océan Indien)…

Les réponses à ces questions se trouvent en filigrane dans le corps du livre. D'abord ne pas épuiser irrémédiablement les ressources naturelles locales. Ouessant nous montre le chemin d'une utilisation intelligente et économe de la nature.

Faire du feu dans une île sans arbres ? Pour pallier ce manque, on utilisait parcimonieusement tout ce qui brûle en tirant parti au maximum d'une puissance calorifique faible : sept sources d'énergie. La fougère sèche permettait d'enflammer le feu. Les troncs des



Sur l'île, c'est sur la femme que repose l'essentiel des travaux agricoles. Le visage buriné de cette Ouessantine, photographiée dans les années 1950, en est l'expression vivante.

choux et des grosses algues d'épave servaient à faire rapidement bouillir du lait ou de l'eau pour « le jus ». Le goémon noir (variété de fucus) coupé à la grève et séché était utilisé pour chauffer la soupe ou cuire des pommes de terre. Les galettes de bouse de vaches durcies au soleil sur les muretins des jardins, à combustion plus lente, étaient utilisées pour la réalisation d'un plat consistant, composé de poisson séché et de pommes de terre. Les mottes de terre prélevées dans les zones littorales incultivables ou *taouar'ch*, elles aussi séchées, placées sur quelques braises et entourant complètement une marmite de fonte étaient employées pour la cuisson *buaden* (à l'étouffé). Ces « mottes », ramenées par charretées entières, étaient détachées écologiquement à l'aide d'un *marc'h* (sorte de houe), mais au lieu de raser consciencieusement toute la végétation superficielle comme cela se pratique actuellement par ignorance, chaque coupe laissait sur place un petit triangle d'herbe favorisant une repousse rapide. Enfin, à partir du milieu du XIX[e] siècle, la culture de l'ajonc d'Europe a permis d'utiliser des fours à pain dans les villages.

Par ailleurs, les cultures et l'élevage étaient étroitement mêlés. De la Saint-Michel en septembre jusqu'en février, les animaux (moutons surtout, plus de 6000 en 1900) étaient lâchés en vaine pâture dans toute l'île dont l'usage des sols était alors collectif. Puis, à la saison des labours et des récoltes, chacun récupérait ses terrains pour un usage privé, cultures ou pâturage.

Cette organisation était vivement critiquée par les continentaux qui se plaignaient régulièrement des animaux errant sur les chemins, source de désordre, tout en déplorant, dans l'esprit productiviste général initié à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle sur l'ensemble du continent européen, de l'entrave qu'ils causaient à l'amélioration des rendements des cultures et du troupeau. La réponse des insulaires variait peu. Sans ce système complexe, le tiers des familles disposant de peu de terres aurait été privé des ressources fournies par leurs moutons et vaches, et par conséquent réduit à la mendicité et donc à charge de la commune.

C'est la raison pour laquelle jusqu'à une date récente ces usages ou « coutumes » ont duré, permettant à chaque famille d'avoir « de quoi se vêtir, se nourrir et faire du feu ». Système visant à l'indépendance économique de chaque famille, conservé non par altruisme mais par réalisme. Dans une île, si l'on veut que la société perdure sans drames majeurs, il ne faut laisser personne au bord du chemin. Or ne l'oublions pas, pour l'instant, notre planète Terre est une île !

Tout se passait comme si, au niveau des ressources, les mots d'ordre étaient : ne prélever que ce dont on a besoin, ne rien jeter, recycler au maximum les objets usagés, récupérer dans les grèves les matériaux inexistants sur l'île.

Cette civilisation de l'économie (au sens de ne pas dilapider), de l'austérité, de la modestie, était aussi une civilisation de la nuit, orchestrée par les femmes. La nécessité d'éviter les conflits frontaux entre groupes sociaux pouvant devenir meurtriers, la vie sociale et culturelle était organisée de façon duale. Le jour on se soumettait aux forces de l'ordre continental représentées par le maire, le curé, le notaire, les agents de l'Amirauté, le juge... Mais lorsque les forces sont à ce point inégales entre l'île et le continent, pour survivre en tant que communauté indépendante, les insulaires pratiquaient ce que nous appellerions aujourd'hui « la désobéissance souple » organisée par les femmes, la nuit, lors des veillées. Se remémorer légendes et faits marquants liés à l'île, transmettre les contes et les légendes mais aussi réciter les généalogies, partager les terres sur des « mots de billets » qui doublaient les actes notariés, organiser les mariages... Autant d'usages brassant subtilement la farce et le sérieux. On ne s'ennuyait pas la nuit à Ouessant !

L'ÎLE, un défi et une promesse

A une époque où justement nous nous efforçons de délier les nœuds qui nous attachent aux lieux car ils nous apparaissent comme autant d'entraves à nos incessants déplacements, à un moment où les peuples semblent redevenir nomades, nous n'avons jamais tant eu besoin de haltes, de repères fixes pour éviter l'égarement. Le rite ouessantin du *proella* (enterrement fictif d'une petite croix de cire à la place du corps du défunt disparu en mer) correspondait à ce besoin de retour au sein du lieu originel de la communauté. Jardins, lieux premiers, cellules matricielles, lieux donateurs de lieux... les îles matérialisent le défi que nous lancent un passé et un futur unis dans un présent qui va on ne sait où. Faisons en sorte que de part en part de la Terre bourgeonnent de nouvelles ÎLES.

Françoise Péron, Ouessant, janvier 2020

Page de gauche, haut : L'acceptation des choses de la vie n'est pas forcément soumission. Elle n'exclut pas non plus la gaieté. Dans cette famille saisie dans sa vérité par un observateur extérieur, la mère et la fille sont cultivatrices, le jeune garçon fait son service militaire dans la Marine, tandis que le père arbore sa casquette d'ancien marin de commerce.

Bas : Pierrot, ancien marin de commerce à la retraite, ayant fait plusieurs fois le tour du monde sur les cargos de tramping jusqu'en 1990, à l'instar de nombre de ses coreligionnaires, aime créer de belles choses.

L'île gardienne de nos racines profondes. Ici Marie, en 1985, avenante et modeste, sourit tranquillement à son ami photographe.

Le Mythe Insulaire